

Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

Si adroitement qu'elle soit déguisée, l'autorité est une forme de l'injustice.
A. RETTE.

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an	6 fr. >
Six mois	3 fr. >
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET REDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

UN PROBLÈME

C'est du problème de la population qu'il s'agit. Vendredi dernier, à la Bourse du Travail, les néo-malthusiens, assistés de camarades tels que Liard-Courtois, Yvetot, développaient leurs théories outrancières, à ma grande stupefaction, je dois le dire. Mme Jeanne Dubois, entre autres, a eu le privilège de me plonger dans le plus complet ahurissement. Je me demandais vainement par quelle singulière aberration, des libertaires avaient pu aboutir à marcher dans la voie tracée par Paul Robin et à reprendre pour leur compte des arguments employés par les bourgeois et les réacteurs de tous genres. Libertad est venu très discrètement faire diversion et remettre les choses au point.

Ainsi, si l'on écoutait les néo-malthusiens et les camarades qui leur font escorte, le seul, le vrai, l'unique moyen de nous libérer des exploitations consistait simplement à ne plus faire d'enfants. L'outil de la révolution serait symbolisé par un condamn. Singulière conception de la lutte sociale ! Et sur quoi se basent ces médecins pour établir le système qu'ils préconisent ? Sur ceci : que la production est inférieure et tend à le devenir de plus en plus à la population. Est-ce bien prouvé ? Et si oui, la cause en est-elle à l'accroissement de la population ? Tout cela est à examiner. En attendant, nos malthusiens propagandent pour qu'en limite le nombre des gosses. C'est pour eux le moyen de révolutionner par excellence. Plus d'enfants et la Révolution se fait toute seule. Mais alors, qui la fera ? Cela, les malthusiens n'ignorant de nous l'apprendre.

Cette « théorie » tout à fait inédite est vraiment cocasse et à de quoi séduire certains esprits fantaisistes ou paradoxaux. Voyez-vous ça d'ici ? La Révolution dans l'alcool ! Une tempête dans un bateau ! C'est tout à fait amusant.

Mais examinons plus sérieusement le problème qui, après tout, en vaut bien la peine.

Tant que le docteur Robin et ses fidèles se contentaient de parler au nom de la liberté et de la dignité humaines, nous étions très heureux d'applaudir. Il y a une chose certaine : la femme (qui est en l'occurrence la plus intéressée) a le droit absolu, et — je dirai presque le devoir — de disposer de son corps ainsi qu'il lui plaît. Nulle considération d'ordre moral ou religieux ne doit influer sur son désir d'avoir ou de ne pas avoir de rejetons.

Dans l'actuelle société, où l'apparition d'un enfant constitue le plus souvent une charge nouvelle, c'est quelquefois endosser une lourde responsabilité que de mettre au monde un être auquel on ne saura assurer une existence exempte de privations et de misère. Les parents inconscients qui font des gosses sans y songer et sans prévoir les conséquences, commettent là des actes irréfléchis et condamnables. Voilà un premier point.

La femme qui, l'atelier et les privations aidant, s'use et se flétrit rapidement, se trouve au troisième ou quatrième enfant généralement déformée et peu séduisante pour le mâle. Restée jeune, cependant, ses désirs sont aussi vivaces, son besoin d'amour aussi violent, et il lui faut y renoncer. Elle n'a plus rien de ce qui attire l'homme. Il est naturel qu'elle veuille et qu'elle puisse remédier à cela et qu'elle ne se résigne plus à ce rôle de pondeuse. Voilà le second point.

Enfin, au point de vue même de l'amélioration et de l'évolution de la race, il importe qu'on sache comment et pourquoi on fait un enfant et qu'on ne le fasse qu'à bon escient. Les malades, les débiles, les scrofuleux, rachitiques, syphilitiques et tuberculeux devraient avoir conscience qu'ils sont dans l'obligation rigoureuse de ne pas se reproduire. Les conditions de milieux, de circonstances, de tempéraments, devraient être observées. Et la science, qui a fourni son nez un peu partout, ne devrait pas s'arrêter au seuil du mystère sexuel. C'est à elle qu'il appartient de déterminer les règles d'hygiène et de bonne réussite grâce auxquelles des enfants sains, vigoureux et normaux, pourront seuls être procréés.

Pour toutes ces raisons, et quelques autres encore, nous sommes avec le docteur Robin quand il conseille aux prolétaires de limiter le nombre d'enfants.

Mais voilà que, subitement, les néo-malthusiens sautent à pieds joints sur le terrain économique. Les voilà qui s'efforcent

de nous démontrer qu'il n'y a pas, sur le globe, suffisamment de subsistances pour nourrir la population et que si nous continuons à nous reproduire indéfiniment, nous crèverons bientôt tous de faim.

Et, pour étayer leurs arguments, ils s'appuient sur la nouvelle brochure de Giroud : « Population et subsistances », dans laquelle l'auteur établit, chiffres en mains, que la cause initiale de nos misères réside dans le manque d'équilibre en ces deux termes : population et subsistances.

Quoique nous méfiant des chiffres auxquels on fait dire à peu près tout ce qu'on veut, nous acceptons cependant comme fondés ceux de Giroud. Il est possible qu'actuellement la moitié du genre humain ne possède de quoi satisfaire suffisamment ses besoins.

Mais la cause de cet état de chose, nous la trouvons ailleurs qu'en l'accroissement de la population. Nous la trouvons tout simplement dans la mauvaise organisation de la société présente basée sur l'exploitation de l'homme par l'homme et où la consommation et la répartition sont réglées de la façon la plus illégale et la moins anti-naturelle.

Ce ne sont pas les produits qui manquent, ils sont au contraire en abondance sur le globe. Seulement personne ne les utilise. On les laisse se perdre et pourrir sur place. Les agioleurs capitalistes ont un intérêt constant à ce que les produits ne soient pas abondants pour que leur valeur ne diminue pas. Plus une denrée est rare, plus grande est sa valeur. C'est là une loi de notre monde capitaliste. C'est ce qui explique que dans certaines régions où la récolte du raisin s'annonçait merveilleusement, on ait laissé pourrir le fruit sur place. C'est ce qui explique également qu'à Marseille, à certaines époques, on ait pu jeter à la mer des quintaux de blés et de céréales. De telle sorte que la production a beau être considérable, les consommateurs n'en profitent pas et les agioleurs n'en bénéficient qu'en détruisant une bonne partie des produits.

A ceux qui nous dépeignent avec des tremblements dans la voix la misère qui guette les prolétaires, les taudis noirs et froids, les vêtements en lambeaux de la marmaille, nous répondons : « Il existe dans Paris et dans toutes les villes en général des maisons telles que le Louvre, le Bon Marché, le Printemps, où s'entassent, piles sur piles, des habits, du drap, de quoi tenir chaud et bien vêtir toute la population. Voilà pourquoi vos gosses n'ont pas de culottes. Il y a également des quantités de palais, d'églises, d'édifices bien construits, aérés, hygiéniques où pourraient loger toute la population parisienne. Voilà pourquoi vous grouillez dans vos taudis. Il y a aussi de vastes magasins où s'accumulent les produits et les denrées de toutes sortes, et devant lesquels vous passez sans même songer à toucher. Voilà pourquoi vous crevez de faim. »

Et à ceux qui trouveraient cet argument par trop sentimental, nous disons : « La chimie a déterminé exactement de quelles substances se compose l'être humain et quelles sont les substances qui entretiennent sa vie. Or ces substances existent en quantité considérable sur le globe. Il ne s'agit que de les rendre consommables. Et cela, la chimie le fait déjà. Ne venez donc pas nous raconter qu'il n'y a pas sur la terre de quoi nourrir le genre humain. »

Malthus avait formulé la loi suivante : les subsistances croissent en proportion arithmétique, tandis que la population croît en proportion géométrique. Cette loi hypothétique, trop rigoureusement établie pour être exacte, a été niée et reconnue fausse par tous les économistes. Les néo-malthusiens, eux-mêmes, n'ont pas osé la reprendre. Mais il nous chante une autre anecdote.

Herschell raconte que si la population continue à s'accroître, il arrivera un jour où la surface terrestre ne suffira plus à la contenir. Le général Brialmont, lui, prétend, que dans quelques centaines d'années, les hommes auront atteint le chiffre de 12 milliards et que le problème de l'alimentation deviendra insoluble.

Tout cela est fort possible, mais nous n'en sommes pas encore là, et nous laisserons à nos petits-fils le soin de débrouiller ce problème.

En attendant, nous sommes certains que le globe est assez vaste pour contenir toute la population et que la mauvaise répartition des produits est la seule cause de la misère et du paupérisme.

Nous avons observé, d'après les malthusiens, que la population a augmenté, durant

le dix-neuvième siècle, de 40 % en France ; de 89 % en Autriche ; de 123 % en Allemagne ; de 143 % en Angleterre, etc., etc. La population était donc beaucoup moins dense aux siècles passés ; de plus, les épidémies, la guerre, les fléaux de toutes sortes entraînaient de terribles ravages. Alors, comment se fait-il que la famine ait sévi aussi rigoureusement, puisque l'accroissement des subsistances est en raison inverse de l'accroissement de la population ; le contraire aurait dû se produire.

En résumé, qu'il y ait plus ou moins d'enfants, tant que la société sera basée sur le système actuellement florissant, la même proportion s'établira : une minorité accapara toutes les richesses tandis que la masse croupira dans la gêne et la misère.

En résumé, si nous ne sommes pas hostiles aux théories néo-malthusiennes tant qu'ils ne parlent qu'au nom de la liberté individuelle, nous les combattions dès lors que raisonnant au point de vue économique, ils nous présentent leur procédé comme une panacée nouvelle destinée à transformer la société et amener la Révolution.

La solution du problème social reste pour nous toujours la même. Il s'agit de faire pénétrer dans les masses inconscientes et aveugles l'esprit de révolte. Il s'agit de les préparer à l'assaut de la vieille société.

Le jour où la société transformée et remaniée de fond en comble permettra à l'individu de se développer intégralement et le libérera de toutes les tutelles et de toutes les exploitations, ce jour-là, on fera ou ne fera pas d'enfants, peu nous importe. Chacun sera juge de l'opportunité de la chose et agira à sa guise.

Mais aujourd'hui, nous trouvons très plaisante cette façon de comprendre la Révolution sociale et nous mettons les camarades en garde contre cette déviation nouvelle qui consiste à oublier la cause pour ne s'en prendre qu'aux effets.

Victor MERIC.

UN NOUVEAU DEVOIR

Donner aux femmes le moyen d'éviter les conséquences (si elles les redoutent) des joies de l'amour, montrer aux hommes ce qu'il y a de dangereux, de criminel à procurer dans de mauvaises conditions d'hygiène, de santé, faire voir la responsabilité qu'on assume en créant de la vie, voilà une excellente propagande, puisque c'est libérer l'individu, le rendre plus conscient.

Mais attacher à la limitation des naissances une haute portée sociale, tenter d'en faire une arme de révolution, c'est porter la question sur un terrain où je crois mauvais de suivre nos camarades néo-malthusiens.

Dans un meeting organisé tout dernièrement à la Bourse du Travail par « Régénération », la citoyenne Jeanne Dubois, avec un talent et une méthode dignes d'éloges s'efforce de nous montrer la « grève des ventres », comme un des moyens les plus efficaces (je pourrais dire « le moyen le plus efficace ») de transformer la société.

« Aussi, dit-elle, les femmes révolutionnaires doivent se refuser à la maternité, dissident-elles en souffrir ! » Ça y est, c'est encore un sacrifice qu'on te demande, pauvre populo !

Terrible esprit religieux dont nous ne pouvons nous défaire et qui d'une idée très louable, fait vite un dogme insupportable !

« Dans la société future — satanée société future, il y avait longtemps qu'elle n'avait fait parler d'elle ! — dans la société future, continue la citoyenne Dubois, il pourra en être autrement, mais actuellement, c'est un devoir, pour les gens conscients, de ne pas procréer. »

Encore un devoir ! Merci, nous sortons d'en prendre !

Nous avions déjà le devoir religieux, le devoir civique, le devoir militaire, le devoir républicain, le devoir socialiste, le devoir corporatif, le devoir syndical, que sais-encore ! La liste s'allonge chaque jour.

Voilà maintenant le devoir néo-malthusien :

« Si vous n'êtes pas dans les conditions d'argent ou de santé qui vous autorisent à désirer des enfants, employez tels moyens vous permettant cependant de goûter les joies de l'amour. » C'est un excellent conseil.

« Halle-là ! Méme si vous pouvez, si vous désirez connaître les joies de la paternité, vous devez vous abstenir, vous ne devez pas faire d'enfants ». Et voilà le conseil utile transformé en morale pesante et vaine. La sagesse du conseil nous le rendait infiniment sympathique ; le dogmatisme de cette morale nous épouvante.

Envers qui devons-nous contracter ce nouveau devoir ? Envers les hommes de 3,000 !

Un des principaux arguments des purs malthusiens réside dans la crainte que dans x années il y ait plus de bouches que la Terre ne peut en nourrir. Et à l'appui de ce dire, des chiffres sont alignés, que dis-je, brandis comme une menace.

Nous avons le droit, à cet égard, de nous tenir sur une extrême réserve, car nous savons que, outre qu'elles sont d'une exactitude discutable, les statistiques sont terriblement élastiques. N'est-ce pas, en effet, à l'aide de statistiques prouvant (aussi !) la mauvaise répartition de la matière, que fut établie la théorie de la prise au tas.

« La famine est à l'état constant dans telle contrée », disaient les uns. Et les autres montrent les terres laissées incultes, ils rappellent tout ce que gâche une organisation sociale imbécile, viandes avariées, conserves jetées à l'eau, fruits pourris sur les arbres, etc...

Aucun argument définitif n'a été, que je sache, donné dans l'un ou l'autre sens.

La sollicitude des néo-malthusiens, pour les hommes d'un lointain avenir, part, certes, d'un bon naturel, mais ne pensent-ils pas que le souci de nous libérer, nous, est une tâche assez considérable pour réclamer tous nos efforts. C'est à cette tâche que collabore le néo-malthusianisme, en affranchissant la femme de la servitude qu'est une maternité non consentie, redoutée même. Nous pouvons tous nous rallier à la formule : « Libre amour, libre maternité. » mais ne portons pas un intérêt excessif aux destinées de l'espèce humaine que nous ne saurons d'ailleurs empêcher de disparaître quel jour.

Les néo-malthusiens nous convient, dussons-nous en attraper une insolation, à planter des arbres pour que nos arrière-neveux nous doivent cet ombrage. Je le disais tout à l'heure, nous sommes des sacrifices réclamés par toutes les théories, toutes les écoles. En l'occurrence, le sacrifice demandé me paraît, en outre, absolument illusoire.

L'exploitation sera-t-elle moins abusive, plus difficile parce que les exploités seront moins nombreux ? — Non ; les progrès du machinisme (que les lamentations des natuuriens n'enverront point) permettront aux exploités de se contenter d'un petit nombre de ventres vides.

Mais, me diront les néo-malthusiens, nous sautons sur l'aveu qui vous échappe : vous reconnaissiez que si la population ne diminue pas sensiblement, il y aura, grâce justement au progrès du machinisme, de plus en plus de bras inoccupés et par conséquent de ventres vides.

Ces ventres resteront vides que si l'on continue à tolérer une société qui oblige les hommes à gagner leur pain à la sueur de leur front. Mais ne pouvons-nous pas espérer et préparer la transformation sociale (à laquelle pourront sans doute être employés ces bras inoccupés) qui permettra aux hommes de vivre avec un minimum d'efforts raisonnables et répartis.

N'est-ce pas céder que consentir à ne pas amener de nouveaux convives au banquet de la Vie (vieux cliché), sous prétexte que quelques malins s'emparent des meilleures places et baillent les meilleurs morceaux.

Mais nous les forceons à ne pas attraper d'indigestions et nous irons chercher les rallosques qu'ils ont cachés dans le placard.

Francis.

Hors de la Tour d'Ivoire

VI

Sans m'attarder à répondre aux aménités d'un maçonophobe qui, ayant d'abord proposé de voter pour se compter et puisé en ayant les « électoraux » qu'il désavoue aujourd'hui, reprend place parmi les abstentionnistes (traités par ses amis de « crétins purulents ») et en arrive à déclarer superbement : « préférer c'est voter » (1), je continuerais à discuter avec les camarades apportant comme Villeméjane non du venin et des injures mais des arguments.

Un parti révolutionnaire ne peut vivre en se bornant à remuer des syllogismes, avais-je écrit. Paraf-Javal me répond : Errone, un parti révolutionnaire ne peut vivre qu'en remuant des syllogismes, mais des syllogismes corrects.

(1) Exemple : je préfère un ennemi connu à un faux ami, un homme sociable à un démentiel, je préfère vivre dans une démocratie bourgeoise, tout en le combattant, que dans l'empire d'un autocrate pendeur de jeunes filles ou sous le gourdin antisémite. Conclusion : je suis électeur !!!

Il est bien certain que lorsqu'on emploie le syllogisme, il faut qu'il soit correct. Le malheur est que cette forme de raisonnement, en apparence impeccable, repose parfois sur des bases fragiles, parce que la raison des individus est chose absolument relative et que trop souvent les moyens de contrôle sont défaut.

Pendant tout le moyen-âge, on a dévidé des syllogismes ; ce fut ainsi qu'on prouva logiquement que la bienheureuse Vierge Marie y était, si l'ose employer cette chaste circonlocution, allée de sa larme dans son duo avec le Saint-Esprit parce que femme elle était. Il ne restait à prouver que l'existence du Saint-Esprit et celle de la Vierge Marie elle-même.

Mais enfin il faut raisonner, c'est ce qui nous distingue des antisémites même anarchistes, et j'admet que le syllogisme à condition que les prémisses en soient au moins quelque chose établies expérimentalement, est un excellent outil. Seulement, il ne faut pas abuser des meilleures choses.

Tout excès provient généralement d'un excès en sens contraire, je conviendrais donc, si cela peut faire plaisir à Paraf-Javal, que j'ai pu me laisser aller à trop d'injustice à l'égard des syllogismes, à force d'en entendre ressasser depuis bientôt vingt ans dans un parti qui devrait être celui de l'initiative révolutionnaire par excellence.

Ce que je crois et répète comme une Cassandra c'est que, à force d'employer toute notre activité à ratiociner, discuter, analyser et compliquer les choses les plus simples, il ne nous en reste plus pour créer des faits.

Créer des faits devrait, cependant, être notre grande préoccupation. Les faits en entraînent d'autres et seuls peuvent éclairer la masse simpliste et ignorante, favoriser son évolution en modifiant ses conditions de vie. Je ne veux point méfier de la propagande écrite ou vraie, mais il est bien évident qu'elle n'amènera à nous que des minorités d'individus susceptibles, par leurs conditions psychologiques ou sociales, d'évoluer.

Quant à la masse étreinte par la question primordiale du pain quotidien et par un labeur exténuant qui ne lui laisse ni temps ni moyens de s'intéresser aux questions abstraites et complexes, elle n'est pas avec nous. Elle le sera quand nous saurons la prendre pour nous en servir comme d'une catapulte contre les murailles de la vieille société.

Paraf-Javal ajoute qu'il ne faut pas se faire casser la tête comme des fous. Je ne me reconnaît certes pas le droit d'entrainer des échauffourées incohérentes et sans issue dont la répression peut amener la consolidation de l'autorité. Ayant conservé mon ossature crânienne intacte, j'aurais tort de pousser des compagnons à faire déteriorer inutilement la leur. Inutilement, dis-je. En effet, tout dépend des circonstances qui créent les possibilités. Et alors, ceux que vousappelez « fous », deviennent les clairvoyants et les héros admirés qui ouvrent la voie à la révolution. Des « fous » comme Camille Desmoulins, le 12 juillet 1789, furent-ils inutiles ? Et même des « fous », comme Babeuf qui, cependant, succombèrent ?

Mais entre la lutte à mort, mortelle surtout pour des masses populaires sans tactique et sans armes, et le calme plat, coupé uniquement par des dissertations entre quatre murs, devant douze fidèles, n'est-il donc pas de moyen terme ? A force de vouloir être philosophe profond, on s'enterre dans le nirvana, d'où l'on domine la misérable vie et ses contingences. Un philosophe absolu en arrive à douter de sa propre existence, à croire qu'il n'y a, au sein de cet univers, perpétuel enchainement de vibrations atomiques, qu'une seule réalité : l'illusion. Et dès lors, comment pourrait-il s'intéresser aux infimes choses que sont la transformation des groupements humains ?

Si cependant, descendant de ces hauteurs, nous portons nos regards sur notre planète, dans notre milie, avec l'intention d'y déployer toute la puissance de vie qui est en nous-mêmes, nous pouvons nous intéresser à ces questions : l'affranchissement du travail, l'élimination de l'autorité, la constitution d'une humanité libre, aussi heureuse que possible.

Entre les mouvements désordonnés et le partage stérile, il existe des formes d'activité : faire des campagnes est l'une des meilleures, une de celles qui montrent le mieux la puissance de l'initiative, de la volonté tenace et de la méthode, en dehors des mystifications parlementaires.

Nous avons actuellement l'occasion de faire une excellente campagne avec le voyage à Paris — annoncé pour ce mois ou le commencement du mois prochain — d'Alphonse XIII, roi de l'Inquisition et de la torture.

Le peuple — ce que ne veulent pas comprendre les révolutionnaires dogmatiques — aime les spectacles qui lui font oublier un instant sa vie morne de bête de somme et il est parfaitement capable de se laisser entraîner à une action même révolutionnaire, pourvu qu'elle le fascine par son allure théâtrale. C'est sa façon de comprendre les syllogismes, peut-être a-t-il tort, mais les choses sont ainsi.

Or, rien ne sera plus propre à le séduire pour peu que nous sachions nous y prendre que l'idée de donner une leçon au moutard couronné, bénit du pape, qui après Montjuich, la Mano Negra et Alcalà del Valle, veut nous infliger l'insulte de sa présence.

Qui ne dise pas qu'une manifestation semblable à celle qui, il y a vingt ans, mit en fuite Alphonse XII et l'empêcha de revenir à Paris, serait sans portée : un simple soulagement de nerfs. Ce ne serait pas exact.

La similitude du morveux en question concédant, non pas l'arnistie mais des grâces, à ses victimes les tortures d'Alcalà del Valle, par peur d'être hué à Paris, montre l'importance que peuvent avoir nos préparatifs de manifestation et combien, dans l'entourage royal, on les prévoit et les redoute.

Anarchistes, il nous faut acquérir l'intelligence des situations et la décision.

Alphonse XIII, sifflé à Paris, le sera à son retour en Espagne. Son prestige, qui n'est pas grand, en recevra une nouvelle atteinte.

Peut-être aussi se dira-t-il qu'il agraira prudemment en concedant une amnistie générale, inconditionnelle.

Quoi qu'il en soit, la chose est particulièrement intéressante pour nos amis d'Espagne et pour nous-mêmes. Est-ce que la probabilité des rigueurs de la police et de la magistrature républicaine pourrait nous faire hésiter ?

Ch. Malato.

PENSÉE DU GRAND POIREAU

M. Jules Méline, le paysan des Vosges (rien de celui qui va de foire en foire), l'inventeur du Mérite agricole, est un malin routier de la politique, un vieux renard passé maître dans l'art d'attraper les poules électORALES sans les faire crié.

Cet homme rustique, aux favoris plaqués

sur des joues un peu creuses, ce politicien qui faille être membre de la commune, mais se retire à temps dans l'intérêt de sa fortune parlementaire, l'illustre *Paincher* a prononcé à Remiremont un discours sur l'agriculture devant des bourgeois fortement pansus, agriculteurs par les mains d'autrui.

Après avoir gémé lugubrement sur la crise sévissant, paraît-il, sur l'agriculture manquant toujours de bras, le collègue de Mercier émis son sentiment sur les questions économiques avec une ignorance épaisse à couper au couteau, ou une mauvaise foi toute sénatoriale.

— Etonnant, le cynisme des propriétaires ! Renversant, le toupet des défenseurs quand même du capital !

Ils débitent des énigmes dangereuses avec un aplomb difficilement discernable.

Vivant aux crochets des travailleurs, trépauttant au Parlement ou à la nécropole luxembourgeoise, leur cerveau, ossifié par l'ambition et la cupidité, est incapable de produire des idées justes.

Quand il faut être avec ou contre les serfs de l'argent, la thèse spoliatrice ou gouvernementale a inéluctablement tout leur amour.

Le *Grand Poireau*, emballé par les melons pittoresques des Vosges, aspirant l'air embaumé des sapins, a prononcé les paroles suivantes, dont la beauté exaltera les non possédants :

— La propriété se démocratise de plus en plus, elle est en train de conquérir la France. Le progrès social n'est pas dans la suppression du capital et de la propriété, mais dans la participation de plus en plus grande des travailleurs à la propriété.

Le célèbre *Père Conscrit* résoud rapidement les problèmes économiques.

En quelques affirmations, aussi fausses que perfides, il oppose la sécheresse de ses conceptions sociales aux doctrines révolutionnaires.

La propriété se développe sans cesse, les déshérités deviennent propriétaires, le nombre des sans-logis décroît, les sans-travail trouvent à se faire exploiter par le patronat, les morts par inanition n'ont plus lieu, parce que la propriété se démultiplie de plus en plus.

Voyons, ex-ministre, les travailleurs, qui n'ont que leur salaire pour vivre, peuvent-ils avoir pignon sur rue ? Les inoccupés, menant une existence de chien errant, leur est-il possible d'avoir du bien au soleil, un crédit ouvert à la banque ? La propriété, si elle était le fruit du labeur des ouvriers, n'appartiendrait-elle pas à ceux-ci ?

La misère ravagerait-elle une partie du prolétariat ? L'assistance publique ou privée existerait-elle pour faire semblant de venir en aide aux affamés ? Les asiles de jour et de nuit, dont vous savez l'insuffisance notoire, seraient-ils ouverts aux victimes du capital, de la propriété individuelle ?

La démocratisation de la propriété est une blague, à moins que vous ne conceviez la démocratisation de la propriété dans le sens de communisme-égalitaire et libératoire.

L'accèsibilité de la propriété est une durée dans la société individualiste, égoïste et autoritaire.

La logique inflexible, ayant horreur des demi-mesures, des palliatifs, des réformes, des replâtrages, allant jusqu'aux extrêmes et heureuses conséquences incluses en des principes exacts et rigoureux, la logique des choses déterminera l'abolition de la propriété individuelle et de ce nuisible moyen d'échange : l'or, afin que tous les êtres humains satisfassent amplement leurs besoins.

Citoyen Méline, les appointements des ministres sont de 60,000 francs par an, non compris les tours dans leurs gibecières, avec cet humble pécule, sans se foulé la rate, tout en mangeant des plattes succulentes, les hommes habiles qui gouvernent et les roublards qui ont su se faire des esclaves, se transforment rapidement en possédants, la propriété leur fait risette, et les turbulents restent locataires. L'équilibre social est rompu.

Monsieur l'ancien président du Conseil, la société bourgeoise est salement triguée, les plébiscites y crèvent pour vous et vos pareils.

Assez de poudre aux yeux, vos actes furent et sont mauvais, vos paroles sont mensongères.

Le progrès social est dans la suppression de la propriété individuelle et du capital.

En votre château des Vosges, croquez les rentes qu'un peuple crédule et malheureux vous a constituées, mais que votre bouche respecte la vérité.

La Révolution est en marche.

Antoine ANTIGNAC.

ETUDES FEMINISTES

MISE AU POINT

C'est perdre son temps que de jouer sur les mots et d'alléger le sens des phrases. Quelle basse satisfaction Mme Yvelin peut-elle bien trouver à me faire dire le contraire de ma pensée ? Le Féminisme est-il donc si peu défendable ? Parce que j'attribue à la déplorable organisation de la société actuelle la cause de la prostitution, ai-je dit que cette ignominie constituait un mal nécessaire ?

Un semblable procédé de discussion est pueril et mesquin. C'est s'abaisser volontairement aux pires insinuations, c'est maladroit et grossier.

Il est indispensable de laisser à cette discussion toute son ampleur. Justement parce que le sujet est scabreux et qu'il est difficile à traiter, justement parce qu'il constitue l'analyse très épingleuse de nos sentiments privés, de notre vie intime, de nos souffrances secrètes, je trouve que l'on doit écartier franchement les équivoques possibles et ne pas prêter à son adversaire des idées qu'il n'a pas.

Si je disais que la bourgeoisie capitaliste a besoin de l'armée pour sauvegarder ses privilégiés, Mme Yvelin prétendrait-elle aussi que je considère le militarisme comme un mal nécessaire ? Je n'ai pas dit autre chose de la prostitution. Je répète pour Mme Yvelin — qui a été la seule à ne pas vouloir me comprendre — que la prostitution est nécessaire au fonctionnement de la société capitaliste au même titre que toutes les autres institutions dont nous souffrons.

Je lui laisse le soin de prouver que le système capitaliste peut subsister sans la prostitution. Pour ma part, je conçois fort bien un monde où la prostitution n'aurait plus de raison d'être et, par conséquent, n'existerait plus.

Lorsqu'on envisage une question aussi importante que l'éveil de la noblesse chez l'homme, lorsqu'on critique l'éducation sentimentale donnée à l'adolescent, il est inadmissible que l'on se permette de râver la satisfaction des appétits sexuels en les traitant d'une façon aussi dédaigneuse, aussi légère.

Il ne s'agit pas, pour le jeune homme, de jeter sa gourme — expression misérable — ni de passer une joyeuse jeunesse. Il s'agit de se développer intégralement, dans toute la plénitude de ses moyens ; il s'agit de devenir un homme viril, bien constitué, intelligent, puissant par son savoir, son énergie et ses capacités.

L'organisation capitaliste ne permet pas les rapports sexuels normaux entre l'homme et la femme. Les rapports sexuels sont subordonnés à la famille et à la morale, c'est-à-dire à l'argent. Cependant, il faut bien que les nécessités sexuelles, et naturelles, et impérieuses, trouvent à se satisfaire. C'est pourquoi la prostitution peut germer et s'accroître dans notre civilisation.

La morale religieuse interdit les relations sexuelles en dehors des lois de l'Eglise ; la morale laïque interdit les relations sexuelles en dehors du mariage légal ; l'ensemble de ces moralités, que l'appelle la Morale et que Mme Yvelin nomme, sans doute pour être plus brève : « abominable invention de source masculine qui a établi sur la terre une loi monstrueuse pour interdire aux femmes d'aimer sans autorisation » la Morale, dis-je, n'admet pas de relations sexuelles en dehors des formes consacrées et légales.

Pour toutes sortes de raisons, qu'il serait fastidieux d'énumérer, l'homme ni la femme ne peuvent contracter d'union religieuse ou légale à l'âge de la puberté, c'est-à-dire au moment même où les besoins charnels font leur apparition et demandent leur satisfaction normale.

Il y a bien l'ingénieux système de Mme Petit, qui consiste à marier légalement les jeunes gens avant le départ de l'homme pour le régiment, afin de faire échec au militarisme. La femme se trouvant dans l'obligation légale de suivre partout son mari, l'accompagnerait tout bonnement à la caserne et, devant cette invasion de femmes et d'enfants, les autorités n'auraient plus qu'à licencier les troupes. C'est, comme on le voit, d'une renversante simplicité.

Malheureusement, la pratique des choses exige des mesures plus simples encore. L'administration capitaliste s'est contentée de réglementer une catégorie de femmes, rejetée de la sphère respectée de la famille légale, pour servir aux nécessités charnelles qui s'accomplissent en dehors des limites de la Morale admise. Ces femmes, son les prostituées officielles, les traînées de l'amour vénal, fonctionnaires de l'administration à peu près comme les travailleurs municipaux.

Plutôt que de le voir se livrer à des pratiques solitaires, dont les conséquences seraient déplorables pour son intelligence et sa santé, j'approuve hautement le jeune homme qui va lasser son énergie amoureuse chez la prostituée. S'il est de caractère bas, il se réjouira sans scrupules, mais s'il est travaillé par le souci qui nous anime, s'il a le respect de lui-même et de ses semblables, il s'indignera de la monstrueuse nécessité dans laquelle les exigences économiques du régime capitaliste, que nous avons un caprice à satisfaire, quand cette prétendue mansuétude n'est pas le plus souvent affaire de calcul et d'élever intérêse.

Prétendrait-on que si l'homme fait littéralement le rôle arbitre des animaux et les envoie sans pitié et sans scrupules à la boucherie pour assouvir sa voracité, c'est qu'il les considère comme des êtres indifférents, dégradés, moins intelligents et moins sensibles que l'homme, et qu'ils sont incapables,

par conséquent, de répondre à ses soins et à ses marques d'affection ?

Il y aurait beaucoup à dire à ce sujet, mais il n'est que trop visible que ce raisonnement spéculatif ne sert que de prétexte à une justification mensongère.

En effet, nous voyons l'homme se comporter avec ses semblables absolument comme avec les animaux, partout où il croit pouvoir le faire impunément.

L'anthropophagie est encore pratiquée dans plusieurs archipels de l'Océanie et elle n'a disparu des autres régions du globe que du jour où le plus fort a été assez intelligent pour comprendre que l'esclave ou le salarié rapporterait, en travail, à l'exploiteur, beaucoup plus que son poids intrinsèque de viande une fois donné.

Or, dès l'instant où l'antagonisme des intérêts est la principale, sinon l'unique

la face du monde. » C'est précisément mon avis. Le point d'honneur de la femme n'est pas dans l'usage qu'elle fait de son sexe, mais dans la signification qu'elle donne au but de son existence.

Henri DUCHMANN.

Solidarité

Nous avons reçu pour Jeanne Collignon, 5 fr. De la lettre accompagnant l'envoi nous détachons les lignes suivantes :

« Monsieur,

« Veulez faire parvenir la somme ci-jointe à Jeanne Collignon, chez Monsieur Laurent Jaide, route de la Révolte, 105, à Saint-Denis. Somme bien modeste, mais qui répétée par nombre de camarades permettra à l'infortunée victime de la HIDEUSE FAMILLE LEGALE, de se reconstruire un ménage.

Cordialement à vous,

Signature illisible. »

La Loterie des Naissances

Il est un fait qui se présente aux yeux de tous les hommes, indistinctement, sous l'apparence d'une vérité évidente par elle-même comme un axiome de géométrie : c'est que la principale cause de la division qui subsiste entre les hommes est la conséquence obligée, fatale, inévitabile, de l'antagonisme des intérêts.

Que l'on argumente tant qu'on voudra sur ce contraste, les uns en affirmant qu'il se reproduira indéniablement, d'autres en déclarant qu'il est possible de l'atténuer et même de le supprimer complètement, là n'est pas la question ; il s'agit simplement, pour l'instinct, de constater d'abord que la division existe ; ensuite qu'elle est le résultat d'un antagonisme, durable suivant les uns, transitoire d'après les autres.

Il est concevable en effet que l'accord soit impossible à établir entre le malfaiteur et sa victime

cause du désordre social, il importe, avant tout, de remonter à la cause qui produit cette division ; car on ne peut supprimer les conséquences qu'en détruisant les causes qui les ont engendrées.

Les causes antérieures à la génération contemporaine sont la force et la ruse ; les causes actuelles sont les hasards de la naissance, qui font de la vie une véritable loterie, avantageuse pour quelques-uns et désastreuse pour l'immense majorité.

C'est donc cette loterie, cause de tous les désordres, qu'il s'agit de remplacer par la libre entente et le consentement mutuel, seul moyen pratique de réaliser le bonheur commun et l'harmonie universelle.

Atome.

L'organisation du bonheur (1)

CHAPITRE III L'ABSURDITE DE LA PROPRIÉTÉ (Résumé.)

Il importe, avant de continuer cette étude, de déterminer exactement le point où nous en sommes arrivés et ce qu'il nous reste à faire :

— Nous avons défini (introduction) : *bonheur*, l'état d'un individu raisonnable, à même de satisfaire à tous moments à tous ses besoins raisonnables ; *individu raisonnable*, l'individu quand il n'admet aucun autre motif d'action que ceux dont il peut se démontrer librement la nécessité ; *démonstration libre*, celle faite sans le secours d'aucune idée à « priori » ; *idée à « priori »* (préjugé), celle adoptée avant d'avoir jugé ; *idée à « a posteriori »*, celle adoptée à la suite d'un libre examen.

— Nous avons ensuite établi (chapitre précédent), que, seuls, parmi les autres hommes, les anarchistes, repoussent toutes les idées « à priori » (préjugés) et se réservent de toujours raisonner « a posteriori », c'est-à-dire, en pesant toujours eux-mêmes, à tout moment, les motifs déterminant leurs actions, répudiant ainsi les croyances irraisonnées (religion, spiritualisme, etc.) ainsi que l'autorité, la loi, etc., qui imposent à l'individu des actions « à priori » ; que, par conséquent, seuls, les anarchistes ont qualité pour étudier utilement *l'organisation du bonheur*.

— Puis, nous avons examiné la *substance*, ce qui est ; *l'univers*, ensemble de la substance ; *l'univers actuel*, état actuel de la substance ; *l'homme*, forme spéciale de la substance ; et nous sommes arrivés à conclure que l'individu raisonnable, désireux de durer, doit constamment acquérir, par assimilation et élimination, l'énergie qui le rend capable de réagir contre le milieu ; qu'il doit, à cet effet s'entendre avec les autres individus raisonnables.

— A ce moment et avant d'examiner comment pourrait s'organiser une société d'individus conscients des grands principes que nous avons dégagés et énumérés et auxquels aboutissent, dans leur ensemble, les connaissances humaines, nous avons essayé de nous rendre compte de l'organisation sociale actuelle, en la comparant à ces grands principes. Nous avons alors été amenés (chapitre III), aux constatations suivantes :

(A suivre.)

Paraf-Javal.

UN MEETING « REPUBLICAIN »

Malgré l'insuffisance de publicité, le mauvais vouloir de presque tous les quotidiens, le meeting « républicain » organisé samedi dernier, 27, rue de Belleville, a eu lieu devant une salle à peu près pleine.

Charles Malato, dont on sait la parfaite connaissance des choses d'Espagne, a rapidement passé en revue les multiples crimes dont ce malheureux pays fut, ces dernières années, ensanglanté par la barbarie bien catholique des gouvernements. Il a montré quelle honte ce serait non seulement pour les révolutionnaires de toutes écoles mais encore pour tous les gens « honnêtes » de ne pas recevoir comme il le mérite le grotesque Alphonse n° 13 qui doit prochainement honorer d'une visite notre hospitalité et accueillante République.

« L'Alphonse XIII à Paris » portait l'ordre du jour de la réunion. Et Roussel vint avec véhémence prouver que c'était bien à un Alphonse que nous devions notre chère République, c'est se conduire en bon et vertueux républicain que de souhaiter semblable aventure aux tyrans des pays amis. C'est pourquoi Libertad s'est cru justement autorisé sans enfuir la loi (dont nous sommes les meilleurs défenseurs !) à souhaiter qu'un bienfaisant républicain, aussi vertueux et sincère que lui-même, débarrasse bientôt de son ridicule despotie la patrie de Cervantes... et de Miguel Artal.

Notre camarade hollandais Croiset, tout récemment arrivé en France, tint à affirmer l'absolue solidarité qui unit les révolutionnaires de son pays aux vertueux républicains qui organisent ici une glorieuse réception au soleil gosse couronné. D'autres réunions vont avoir lieu en l'honneur du jeune Alphonse. Qu'on ne les néglige pas. Il faut absolument que le cruel morveux garde de son voyage en France le souvenir d'une petite tête bien... républicaine.

Fr.

Un camarade hollandais que ses opinions ont chassé de Hollande et qui vient d'être expulsé de Belgique voudrait trouver un emploi à Paris qu'il habite actuellement avec sa compagne et leur enfant.

Il connaît la comptabilité en partie double. Il parle, écrit, traduit parfaitement le français, l'anglais, le allemand, le hollandais.

Ecrire : H. G., au *Libertaire*.

(1) Voir le *Libertaire* à partir du 29 août 1903.

PAUPÉRISME & AGRICULTURE

Deux choses entravent le développement de l'agriculture en France : 1^e le manque de capitaux ; 2^e la répartition de l'impôt, laissant les paysans sans un sou, le fisc leur enlevant les quelques bénéfices qu'ils pourraient tirer de leur travail.

S'il arrive à des paysans d'accroître leurs terres, ce n'est qu'en s'endettant, et c'est pour cette raison que la plupart des biens de la moyenne culture sont criblés d'hypothèques.

En 1898, il y eut pour 2,700,000 de prêts hypothécaires répartis entre 465,473 prêts.

Ces chiffres démontrent l'importance de la dette agraire et la gêne profonde des agriculteurs ; la plupart des petits agriculteurs s'adressent, pour leur crédit, à ces petits usuriers de villages, préteurs de petites sommes à gros intérêts ; et la statistique, ne pourrait fournir de données, mêmes approximatives, sur cette dette, qui certainement, doit dépasser en valeur et en importance, la dette hypothécaire légale.

Suivant M. Flour de Saint-Genis (*La Propriété rurale en France*), la terre rapporte de 2 1/2 à 3 % d'intérêt ; cela explique, l'émigration des capitaux vers des entreprises industrielles, prometteuses de gros dividendes ; et le discrédit dans lequel est tombée l'agriculture.

Sous le régime capitaliste, où l'individu est sous la dépendance de l'argent et des produits transformés en marchandises, l'absence de monnaie dans les campagnes, par suite de son émigration vers les entreprises industrielles des villes, a pour conséquence, la désertion des villages, pour les villes, ou les villageois pensent trouver une existence plus facile et mieux rétribuée.

D'après le dénombrement de 1891, plus de 65,000 individus, ont quitté leur commune d'origine, l'émigration des campagnards vers les villes, est de 24 %.

Or, le chômage, sévissant en permanence, dans les cités industrielles, par suite de progrès techniques (l'emploi de la chimie, dans le travail de la peau, par exemple) ou l'introduction dans les usines, d'un machinisme de plus en plus perfectionné, cette émigration des campagnards, augmente l'armée de réserve du prolétariat, et par suite, la misère des ouvriers.

Dans les années qui suivent ce recensement de 1891, qui nous apprend une désertion en masse des campagnes, les statistiques nous révèlent le malaise de la classe ouvrière et l'office du travail (1894) nous indique une proportion de 6 1/2 % de sans travail permanents, et une proportion de chômeurs irréguliers, qui va jusqu'à 30 % en certaines saisons. Une partie de ces déracinés, revenant dans les campagnes, transformés en trimardeurs, ils forment l'armée de réserve de la production agricole et prennent part aux travaux des champs, dans les moments de presse ; entre-temps, ils maraudent, mendient ; ils se font emprisonner l'hiver, afin d'avoir leur travail et leur substance assurées par l'Etat, ce qui est une façon pour eux de comprendre et réaliser le collectivisme.

Le récent ouvrage de Giroud, *Population et Subsistance*, nous apprend qu'il y a pénurie de produits agricoles ; cette pénurie résulte, de l'insuffisance de capitaux dont dispose l'agriculture, pour mettre des terres en valeur, conformément au progrès de la science agronomique, et de façon à rémunérer convenablement les producteurs, et les salariés.

La crise agraire et le paupérisme sont deux faits sociaux qui se confondent et ont leur répercussion l'un sur l'autre ; la crise agraire en rejetant les paysans dans les villes, augmente le paupérisme ; le paupérisme, en diminuant le pouvoir d'achat des consommateurs, oblige les cultivateurs à une certaine prudence, en matière de production. Le problème, posé par ces deux faits sociaux, c'est la quadrature du cercle, pour nos graves économistes, et je leur dédie bien d'en sortir, enlisés qu'ils sont, dans leur vieux moralisme, lequel, ne les rend capables que de pondre et couver des formules dont ils attendent le sauvetage de la société.

Georges PAUL.

Causerie ouvrière

L'action vient d'en haut

C'est à peine si le Congrès socialiste international est terminé ; c'est à peine si les fidèles du parti rouge pale et ceux du parti rouge cramoisi en connaissent les résultats, que les événements de Marseille viennent répondre aux affirmations des Papes du socialisme en ce qui concerne la grève générale.

C'est là un démenti aux théories émises. Il arrive comme un soufflet sur la joue de ces présumés représentants de la classe ouvrière.

D'autres, déjà, avaient dit que les travailleurs devaient présenter courtoisement leurs revendications ; affirmer, avec calme, leurs droits de citoyens ; ne se servir de la grève qu'avec des formes toutes protocolaires et donner ainsi, aux patrons et aux gouvernements, le temps de réprimer ou d'étoffer complètement ces modernes insurrections des exploités contre leurs exploitateurs ; des bonnes lois, fourries par le regretté (!) Waldeck et son compère le baron socialiste Millerand, sont en chantier dans ce but de *pacification sociale* ; mais voilà qu'à Cluses, à Cazamèze comme en Amérique, les patrons montrent aux ouvriers que s'ils veulent être doux, eux, seront violents.

Et voilà qu'à Marseille et dans les autres ports, les officiers et les profiteurs du commerce de la navigation, montrent que si la grève générale effraie les exploités elle n'effraie plus les exploitateurs.

Si le prolétariat ne veut agir, le patron aidé ou toléré des gouvernements emploieront le lock-out.

N'est-ce pas là un argument à l'appui de la thèse qui fut toujours la nôtre : la Révolution sera faite de toute façon, par en haut ou par en bas.

Si ceux d'en bas ne se préparent pas à faire l'action révolutionnaire, ils seront incapables de toute riposte et, par conséquent, vaincus d'avance. S'ils se préparent seulement à la riposte et non à l'attaque, ils risquent aussi fortement d'être vaincus. Les forts seront ceux d'en haut.

Par les faits caractéristiques de la fusillade de Cluses et du lock-out de Marseille, l'ouvrier peut discerner quelle tactique est la meilleure : de la résignation et de la foi aux réformes, ou de la révolte et de l'action directe dans ce qu'elle a d'efficace.

Pour notre part, nous serions vraiment des inconscients si, dans les syndicats, notre rôle ne consistait pas à démontrer cela.

Aussi, continuons-nous longtemps encore, il faut espérer, à faire notre œuvre parmi le seul groupement qui, parallèlement à l'Internationale antimilitariste, sera peut-être capable de provoquer et de donner la secousse révolutionnaire par la Grève Générale pour une transformation économique qui s'impose.

G. Yvetot.

LIVRES A LIRE

Caractère physiologique (1) des grands phénomènes géologiques (2) actuels.

L'examen des phénomènes géologiques qui sont en voie d'accomplissement sous nos yeux, à la surface de la terre ou dans les régions accessibles de son écorce, amène l'esprit d'une façon insensible à la considération d'une véritable physiologie tellurique (3).

On y observe en effet des phénomènes de caractères très divers qui se neutralisent pour ainsi dire les uns les autres, remettent sans cesse en l'état, soit de situation, soit de constitution, des matériaux qui sont sans répit déplacés et modifiés. Ces phénomènes, dont le résultat général est le maintien d'une sorte d'équilibre mobile du milieu, sont très variés, autant par les causes spéciales dont ils dérivent directement que par les résultats auxquels ils donnent naissance.

Les classer est difficile et, dans tous les cas, la classification adoptée peut être critiquée, ce qui vient de ce que, loin d'être essentiellement distincts les uns des autres, ils sont au contraire très intimement unis entre eux, de façon à présenter presque sans exception des caractères ambiguës par rapport aux divisions théoriques adoptées.

Ce qui paraît le plus simple, c'est de distinguer des catégories d'après la nature de la force initiale motrice des phénomènes.

Parfois ils sont la conséquence de la haute température des régions internes du globe terrestre.

D'autres fois ils dérivent de l'attraction qui émane de ces mêmes régions souterraines et que nous appelons pesanteur.

Souvent enfin, ils ont leur cause dans la chaleur et dans la lumière irradiées du soleil.

Qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre de ces catégories, nous trouvons à distinguer pour chacune d'elles des phénomènes qui sont surtout mécaniques et qui se traduisent avant tout par des déplacements de matière, et des phénomènes qui sont surtout chimiques et se traduisent par des arrangements nouveaux des substances unies en composés plus ou moins caractéristiques de chaque condition particulière.

Dans la série des phénomènes telluriques, c'est-à-dire engendrés par le soleil, on ne pourra que souligner tout un ordre de manifestations dont la cause immédiate réside dans l'activité biologique (4) des animaux et des plantes.

Toutefois, la description des phénomènes classés d'après le centre d'où émane l'énergie qui les met en marche ne saurait être poussée bien loin sans de très grandes difficultés. C'est un trait essentiel de l'organisation terrestre que les catégories qui viennent d'être établies sont unies mutuellement de la façon la plus intime, si bien qu'en voulant les séparer on ferait perdre à chacune d'elles des détails qu'elles possèdent en propre.

Nous sommes, d'ailleurs, ici, en présence, il faut bien le reconnaître, d'une condition qui se trouve réalisée dans la physiologie proprement dite où aucune des grandes fonctions ne peut être étudiée complètement, indépendamment de toutes les autres.

Pour ce qui nous concerne, les exemples seraient faciles à accumuler de la liaison dont il s'agit : les volcans, par exemple, sont, au premier chef, des conséquences de la haute température souterraine et cependant la haute coulée de laves, l'accumulation des lapilli et des cendres sont causées par l'action de la pesanteur. Une partie de leurs caractères se rattachent à l'activité solaire et surtout si les variations de l'état de l'atmosphère ont, comme on l'a soutenu, quelque influence sur leur allure.

La conséquence de ces remarques, c'est qu'après avoir défini les centres de dynamisme géologique dont nous avons parlé, nous devrons nous préoccuper de retrouver, pour les décrire, les mécanismes physiologiques dont la réunion constitue tout l'organisme tellurique.

Stanislas Meunier.

Extrait de la Géologie générale, par Stanislas Meunier, Félix Alcan, éditeur, Paris.

(1) La physiologie est l'étude d'un organisme en état de fonctionnement. L'auteur compare donc ici la terre à un organisme en état de fonctionnement.

(2) Géologie (du grec GE = terre et LOGOS = discours) science qui s'occupe de l'étude des matériaux qui constituent notre globe.

(3) Terrestre.

L'Esclavage clérical

Il n'y a pas à dire mon bel ami, tant que nous ne nous serons pas débarrassés de la vermine noire qui continue à dominer les femmes et les enfants... et même beaucoup trop d'hommes qui ont des instincts de lâcheté, le sentiment de la liberté et de la dignité humaines n'existera pas dans la masse de la nation.

C'est par milliers que je voudrais pouvoir en donner ici des exemples tangibles chaque semaine, pour bien montrer où est l'ennemi de toute émancipation et de toute justice.

Lisez ces lignes de notre excellent frère Aulard :

« Le professeur de philosophie du lycée de Roanne ayant fait, le 19 mars dernier, dans une fête socialiste, sous la présidence du maire socialiste, une conférence sur *La Révolution et l'Evolution sociale*, cela fut désagréable à M. le recteur de l'académie de Lyon, qui demanda des explications écrites au professeur.

« Ces explications ne le satisfaisant point, le recteur imagina de faire revivre une circulaire de M. Georges Leygues, en date du 19 mars 1900, où ce ministre défendait aux membres du corps enseignant de traiter dans des conférences publiques « des sujets » se rattachant directement ou indirectement à la politique intérieure ou extérieure du pays ?

« Nouvelle demande d'explications écrites. M. Téry y reconnut que cette annotation était peut-être incorrecte, mais il y déclara « qu'il aurait cru abdiquer sa dignité d'homme, de citoyen et d'éducateur de la jeunesse républicaine, s'il avait laissé passer sans protestation une circulaire qui dénie la liberté de penser à ceux-là mêmes qui ont pour mission d'enseigner la pensée libre ».

« Par conséquent une conférence sur Philippe-le-Bel ne pourrait être tolérée, parce qu'elle ne pourrait être indépendante à M. Combes, à Pie X et à l'ambassadeur Nisard.

Et moi, qui, chaque semaine, à la Sorbonne, portes ouvertes et aussi publiquement que possible, parle de cette Révolution française dont il n'est presque pas un fait qui ne se rapporte directement ou indirectement à la politique actuelle de la France ! J'ai de la chance de ne pas professer à Lyon : comment ferais-je pour y obéir à M. le recteur ? »

Voilà pourtant où nous en sommes au bout de trente-cinq ans de République clérical : il n'est même pas permis aux professeurs de parler de la Révolution.

S'ils faisaient l'éloge de l'Inmaculée conception, ou de l'infidélité du pape, ils seraient très bien notés.

Il en sera ainsi tant que

représenter notre théorie comme démoralisant, la classe ouvrière. Les besoins d'action des travailleurs, leur esclavage à peu près absolu dans les différentes organisations qui échouaient en l'instinct révolutionnaire, furent les causes premières du succès de nos idées.

Dès le commencement, on organisa des réunions où assistèrent plusieurs centaines d'auditeurs (il y en eut même jusqu'à 700). Ce qui manquait, malheureusement, c'étaient les livres, brochures et journaux ; nous possédions heureusement la *Conquête du Pain de Kropotkin* et les rapports au congrès ouvriers de 1900. En peu de temps nous parvinmes à constituer un groupe composé d'intellectuels et d'ouvriers et trois mois après, le nombre des adhérents montait à soixante-dix.

La propagande se poursuivit dans des conditions terribles, au milieu de difficultés inouïes. En dehors de la police, qui, on s'en doute, s'intéressait particulièrement aux anarchistes, les socialistes employaient tous les moyens pour arrêter notre essor et salir les anarchistes aux yeux des ouvriers. Se refusant absolument à examiner nos théories, ils préféraient appliquer leur méthode habituelle : interdire la lecture de nos brochures et de nos livres. Un de leurs orateurs (de l'organisation nationale « Bund ») conseillait tout simplement de cracher sur nos publications ou de les déchirer. Rien ne rebuva, ni les attaques contre les personnalités, ni les insinuations perfides. Ainsi, ils travestissaient complètement nos théories de l'expropriation finale et racontaient aux ouvriers que les anarchistes étaient tous des voleurs et des filous.

Quelques membres du parti social-démocrate polonais nous prirent d'organiser une réunion contradictoire. Lorsque nous eûmes exposé nos idées, un orateur polonais se leva et s'écria : Allons, frères, allons-nous-en, ils attaquent notre sainte organisation ; il ne leur suffit pas à ces fâts d'avoir la liberté politique, ils désavouent les partis ! C'est tout ce qu'il trouva à répondre.

A la même époque, deux membres de la Croix Rouge furent expulsés pour avoir montré quelque sympathie aux anarchistes et nos camarades furent privés dès lors de secours. Il faut dire que c'est surtout au point de vue matériel que les membres du parti national « Bund » s'efforcent de nuire aux libertaires.

Malgré ces agissements, le mouvement loin de s'affaiblir s'est étendu de plus en plus. Au début, n'ayant pas de machines à imprimerie, nous avons dû autographier nos brochures que nous lancâmes en langue juive. Depuis nous avons édité en russe toute une série de publications.

Un conte de Simon Adlec sur la vie des ouvriers, *Communisme et Anarchie de Kropotkin*, le Vol, la Brouille parmi les socialistes-gouvernementaux, un rapport du Congrès international de 1900 par Tcherkesof ; La responsabilité mutuelle et la Solidarité de M. Nettiau, la Peste religieuse de Most, etc., etc.

De nombreuses réunions ont été organisées, notamment parmi la jeunesse scolaire ; le mouvement s'est répandu et a gagné jusqu'à une ville du sud. Les ouvriers sont de plus en plus convaincus de la nécessité d'une transformation économique radicale. Ces derniers jours, il nous fallait organiser jusqu'à trois conférences par jour, tous les travailleurs s'intéressaient au mouvement et étaient avides d'apprendre.

Actuellement nous avons presque toutes les éditions d'ouvrages anarchistes et nous recevons de nombreuses publications. Malgré tout nous sommes insuffisamment pourvus de livres et de brochures pour répondre à toutes les demandes.

Avant peu, nous aurons su nous rendre maître des attaques et des calomnies et affirmer toute la force de l'anarchisme. Quiconque en soit, l'idée à fait aujourd'hui un tel chemin en Russie, qu'il est impossible de l'enrayer.

Un proscrit.

VIE DE FORCATS

Ce n'est pas de ces malheureux, qu'une mauvaise organisation sociale a poussé à commettre des actes qualifiés anti-sociaux dont je veux parler ; ce n'est pas de ces pauvres diables qui, traînés devant les tribunaux dans ces monuments appelés (palais de justice !!!) ce sont vus octroyer par des juges bien gras, gaves et repus, des années d'exil dans les bagnes lointains, sous un climat meurtrier ; sous prétexte de débarrasser la société d'une tare nuisible au maintien de l'ordre, mais surtout parce que la présence de ces gueux, balladant leur misère, sans travail, sans pain, sans toit, couverts de hâillons, les traits hâves et tirés, les yeux cernés de fièvre, la par la souffrance et les privations, fumant la tranquille digestion de l'infect bourgeois, fumant un délicieux havane après un copieux repas arrosé de vins fins. Non, ce n'est pas de ces traînemisère auxquels je fais allusion ; c'est d'une autre catégorie de ce qui forme la ville populaire ; c'est de ceux qu'on nomme les bêtes de somme, les forgats de l'usine. Qui ne connaît pas, en effet l'horrible existence que mènent les travailleurs des bagnes industriels ? Combien leur misère est lamentable, combien leur sort est inique et affreux. Enfermés du matin au soir, il leur faut produire et produire sans arrêt, car jamais l'exploiteur trouve qu'en fait de trop. Dans un atmosphère emplumé et irrespirable, sitant, courbés sur les métiers, ils s'exténuent de fatigue sur un labeur ingrat et cela pour un salaire dérisoire qui ne leur permet même pas toujours de manger à leur faim, mais qu'importe, les affameurs, les hauts barons de la féodalité financière et industrielle n'ont pas le temps de s'arrêter à ces détails, insignifiant pour eux ; le principal est qu'ils puissent entasser dans leurs coffres de nombreux millions, profits qu'ils retirent sur la misère et la servitude de leurs esclaves.

Ils sont là par milliers se courbant lâchement sous la cravache du patron, sous les injures avinées des contremaîtres, gardes-chiourmés du bagne, dociles et passifs, les prolos acceptent leur sort sans murmurer ; parfois, cependant, quand la coupe est trop pleine, qu'elle déborde, un restant de dignité semble se faire jour et on peut voir jaillir de leurs yeux un éclair de révolte, un regard chargé de haine, mais cela dure une seconde et bien vite ils reprennent la chaîne d'esclavage.

Parmi ces exploités, ces malheureuses victimes du Capitalisme, les plus à plaindre ce sont ces pauvres jeunes filles qui, sans s'en douter avec l'insouciance de leurs vingt ans viennent contracter dans cette affreuse gêhennne, les maux les plus terrribles. Elles entrent belles, fraîches et bien portantes, mais la machine en a bientôt raison et les belles couleurs disparaissent comme par enchantement ; une toux meurtrière les secoue et les meurt ; l'appétit s'en va avec la joie ; c'est beau d'avoir vingt ans, mais combien de pauvres filles ont été fauchées au printemps de leur vie par l'odieuse machinerie. Hélas ! la maladie n'est pas le seul danger qui les guette, un autre aussi ignoble est là qui les attend, si elles n'ont pas assez d'énergie pour y résister : sont-elles jolies, ont-elles un visage agréable, le maître, le directeur et tout ce qui compose le personnel investi d'un pouvoir quelconque, les obligent, si elles leur plaisent à se livrer à eux. Malheur à celle qui n'accèderait pas au désir des ignobles individus, les amendes pluviennent dru sur la malheureuse victime, on lui donne du mauvais travail à exécuter, enfin c'est le refus du travail et toutes ses conséquences. Il faut choisir : la misère, la faim, l'horrible faim qui torture, Je suicide ou

que cette vie-là ? et dire que tous ces gens, ne sentent pas gronder en eux une sourde révolte contre leurs bourreaux : avilis, avachis, en résignes, ils s'inclinent devant la puissance de l'or, du capital. Ah ! c'en est assez de souffrir, de gémir, proléttaire ! Secoue donc cette torpeur qui t'engourdit, relève-toi, cherche d'où viennent les maux qui t'accablent, il est des travailleurs conscients qu'il faut rejoindre et aider de ton énergie, viens avec nous ! Isolés, les travailleurs ne peuvent rien ; par le groupement, assemblant tous leurs efforts dans une action commune, ils obtiendront la force nécessaire pour bouleverser le système social actuel et jeter sur le décombre de la vieille société capitaliste, tant abhorée, les bases de la société communiste où le Bien-Etre et la liberté ne seront plus en possession de quelques privilégiés, mais deviendront l'apanage de tous les humains.

Léon Torton.

AGITATION

ESPAGNE

Ignacio Claria, ex-directeur du journal la *Grève Générale*, de Barcelone, vient d'être condamné à DOUZE ans de prison pour la traduction d'une brochure sur la grève générale, éditée par la Bourse du Travail de Paris.

Il est accusé notamment de provocation à la révolution militaire, sélection militaire, excitation à la désertion, rébellion et sédition (sic).

En outre, la semaine dernière, ce même camarade s'est vu infliger six ans d'exil et sept de prison pour ce soi-disant délit de presse.

Dans quelques jours il sera encore traduit en Cour d'Assises où il est poursuivi pour avoir traduit le *Manuel des Soldats*.

Le ministère public demande 12 ans de prison pour cette dernière affaire.

De nombreux meetings ont été tenus la semaine dernière entre les propriétaires. Tous les orateurs ont conseillé aux assistants de ne pas payer leur loyer.

A Barcelone l'enthousiasme des locataires était si grand que le délégué du gouvernement s'est vu obligé de suspendre le meeting au milieu du désordre le plus indescriptible.

ETATS-UNIS

Nous continuons à recevoir des nouvelles des brutalités commises par les autorités contre les grévistes du Colorado.

Pendant cette grève on a signalé une tentative de déraillement et l'explosion de deux bombes, lesquelles ont occasionné de nombreuses victimes parmi les jeunes.

Les ouvriers accusent le bourgeoisie d'être l'auteur de ces attentats pour justifier des persécutions contre les éléments révolutionnaires. Nous ne savons pas ce qu'il y a de vrai dans ces accusations, mais nous croyons que ces attentats sont l'œuvre des ouvriers, que nous félicitons pour cette énergie.

La bourgeoisie ayant tenu un meeting pour protester contre les attentats et l'attitude des ouvriers syndiqués, plusieurs de ces derniers qui se trouvaient dans le local protestèrent énergiquement, d'où il s'ensuivit une bagarre générale. Plusieurs morts et un très grand nombre de blessés furent recueillis après l'évacuation de la foule.

En présence de ces faits, les autorités sont intervenues pour défendre, comme toujours, les intérêts des capitalistes.

Des lettres reçues du Colorado nous dénoncent les mauvais traitements dont ont été victimes de nombreux ouvriers qui ont ensuite été déportés.

La jeune et libre Amérique n'a plus rien à envier à la caduque et inquisitoriale Espagne.

A New-York, plus de 5.000 personnes, réunies dans un meeting ont applaudis l'exécution du bourreau de Plehwe.

L'Internationale Antimilitariste

Lucien Descaves consacre dans le *Journal* un intéressant article aux pacifistes de toutes les époques : Emmanuel Kant, Tennyson, Longfellow, etc. Il termine en parlant du dernier congrès antimilitariste et de la Nouvelle Internationale. Voici la conclusion de sa chronique :

« ...Domela Nieuwenhuis fut l'organisateur du congrès séditieux d'Amsterdam qu'il ne faut pas confondre avec le Congrès scolaire tenu ensuite dans la même ville par les partis socialistes.

« Halte là ! Le pacifiste est un rêveur qu'on tolère et dont on flatte même la douce manie lorsqu'elle se traduit en prose, en vers, en tableaux, en discours et en collections de musée, mais qui devient immédiatement suspect et dangereux lorsqu'il essaie, par l'exemple, de réaliser sa chimère. »

La « Protesta Umana » de San-Francisco s'occupe de l'Internationale et annonce que les libertaires et antimilitaristes de San-Francisco adhèrent avec enthousiasme à cette organisation. La résolution suivante a été adoptée à l'unanimité et envoyée à Paris :

« Les camarades de la Protesta Umana et du groupe Germinal envoient leur adhésion à la future Internationale antimilitariste afin de créer un courant antimilitariste simultané dans tous les pays ainsi que leur appui au Congrès d'Oxford de 1905 tout en espérant qu'il sera moins formaliste et moins parlementariste que celui d'Amsterdam, et que tout antimilitariste convaincu pourra y participer au nom de soi-même. »

Nous n'insisterons pas trop sur la dernière partie de cette résolution tendant à montrer le Congrès d'Amsterdam comme formaliste et parlementariste. Les camarades ont jugé les choses d'un peu loin.

Les sections de l'Internationale de Marseille vont publier prochainement un nouveau journal : *Action Antimilitariste* qui s'affirmera toujours nettement révolutionnaire et agressif. Notre nouveau confrère s'est assuré la collaboration suivante : Ch. Malato, Domela Nieuwenhuis, Urbain Gohier, Victor Méric, E. Lericolas, Franssen, Miguel Almendra, G. Yvelot, L. Niel, André Girard, J. Marestan, Antignac, etc., etc.

Nous souhaitons bonne chance à l'*Action Antimilitariste* et nous sommes convaincus que les militants ne lui ménageront pas leur concours.

Jusqu'à présent des sections ont été formées dans plusieurs quartiers de Paris et dans de nombreuses villes, notamment à Lyon, Marseille, Bordeaux, Alais, Châlons, Châlons, Puteaux, Amiens, Saint-Ouen, Anduze, etc., etc.

En Espagne, en Portugal le mouvement prend une grande importance. L'Allemagne vient de se décider également à prendre part à l'action de l'Internationale.

Ca marche donc à merveille.

En raison de l'incertitude du temps, la promenade à Saint-Cloud, projetée pour le 4 Septembre, n'aura pas lieu. Elle sera remplacée par un grand meeting dans le courant de Septembre.

Pour le comité : Les Secrétaires : Miguel Almendra et G. Yvelot.

La Section du Quartier Latin convoque tous les antimilitaristes à se rendre à la réunion de propagande, qui aura lieu le **mardi 6 septembre**, salle Garel, 38, rue Galande.

Les camarades V. Méric et Delalé prendront la parole.

Sont invités spécialement à cette réunion, les camarades de l'Association générale des Etudiants de Paris, qui ont adhéré à notre section ; une communication urgente leur sera faite.

Les délégués ou représentants des groupes et Associations d'étudiants, qui s'intéressent à notre mouvement, peuvent entrer en correspondance avec le camarade Gabriel Franconi, 13, rue des Canettes, qui s'empresse de leur communiquer avis et convocations concernant la section.

Le groupe étant constitué, afin de passer à la période de propagande effective, une réunion d'entente entre les adhérents aura lieu le vendredi 9 septembre, salle Garel, 38, rue Galande. Le camarade Franconi donnera lecture d'un manifeste. De plus, le groupe mettra à l'étude la proposition du camarade Deniau-Morat.

Ayant un procédé de tirage simple et peu coûteux, nous espérons que les camarades, se mettront de suite au tirage de manifestes et d'imprimés, afin de faire, le dimanche 18 septembre, une tournée dans les brasseries et lieux de réunions du Quartier Latin.

Le 14^e arrondissement. — Jeudi 8 septembre, à 9 heures du soir, réunion de tous les antimilitaristes, sans distinction d'école, au local de l'U.P., 5, rue du Texel. Causerie par A. Delalé et Victor Méric, membres du Comité de l'A.I.A. sur son rôle et son fonctionnement. Constitution d'une section adhérente.

Section du 4^e. — Le 20 août eut lieu dans le local de l'Aube Sociale une causerie sur l'*International Antimilitariste*.

Après qu'en un rapide exposé Almendra eut fait connaître son rôle et son fonctionnement, il fut décidé de procéder immédiatement à la formation d'une section pour le 17 arrondissement.

Quelques camarades, tout en envisageant la possibilité d'une action décisive, crurent devoir faire ressortir les dangers encourus par les participants à l'*International*. En dépit de ce « sage » avertissement, qui eut pour excellent effet d'éliminer quelques individualités pusillanimées, les camarades présents se déclarèrent par leur adhésion, partisans de toutes les méthodes mises en vigueur par l'A.I.A. Des statuts significatifs furent aussitôt établis pour la section. Leur précision en interdira l'entrée à ceux dont le révolutionnisme se mesure à la somme de risques à courir.

Voici le texte de ces statuts :

« Article premier. — Est admis tout antimilitariste, sans distinction d'école, sous condition de coopter effectivement à toute action de la section.

« Article 2. — La cotisation sera subordonnée à l'état financier de la section, au nombre de ses membres et aux nécessités du moment. Elle ne pourra, néanmoins, être abaissée au-dessous du minimum fixé par le Congrès d'Amsterdam.

« Article 3. — La section étant uniquement un groupe d'action, il n'y sera accompli qu'une hegosome antimilitariste. En dehors de sa propagande éducative la section se propose, de concert avec les autres sections et le comité national, une action insurrectionnelle.

« Article 4. — Des cours de langue internationale seront donnés à la section.

« Article 5. — Tout membre quittant l'arrondissement devra faire connaître son nouveau domicile afin qu'il puisse être mis immédiatement en rapport avec la section de sa nouvelle localité.

« Article 6. — Les adhérents s'engagent à verser la cotisation des camarades dans l'impossibilité matérielle de la faire.

« Article 7. — La section aura à s'occuper de l'organisation du Congrès d'Oxford (premier Congrès de l'A.I.A.).

La section fait un appel égal à tous les antimilitaristes désireux de lui apporter leur soutien d'effort.

« Maurice FOURNIE. »

PUTEOUX. — Vendredi 2 septembre, à 8 h. 1/2, restaurant Coopératif, rues Mars et Roly, réunion des adhérents. — Bibliothèque, brochures, journaux.

DIJON. — Samedi 3 septembre, causerie par Janvier sur le Congrès d'Amsterdam. Création d'une section de l'A.I.A. Préparation d'un grand meeting.

LYON. — Samedi 10 septembre, conférence par Janvier sur le Congrès d'Amsterdam. Fondation d'une section.

MARSEILLE. — *Internationale Antimilitariste*.

— Samedi 3 septembre à 9 heures du soir, salle de la Mauresque, boulevard Vauban, conférence publique organisée par la section. Notre groupe devenant de plus en plus important nous avons décidé de faire imprimer 500 affiches pour annoncer les réunions que nous donnerons dans tous les quartiers de la ville, dans la banlieue et les localités environnantes. Jeudi 8, réunion au Bar Frédéric à 9 heures du soir de tous les camarades.

Présence nécessaire.

Le secrétaire, E. MERLE.